

contiennent, ces deux livres offrent une somme considérable de thèmes traités, d'approches et de méthodes combinées. Ils ont en outre plusieurs mérites éminents. Ils démontrent par maints exemples qu'en ces temps où les déformations du marxisme ont connu, et à juste titre, les déboires que l'on sait, une utilisation ouverte et non dogmatique de ses méthodes scientifiques peut être un élément déterminant de la connaissance du passé. D'autre part, les approches d'Heraclio Bonilla sont aussi la preuve qu'il n'est pas de franche séparation, et encore moins de contradiction comme certains ont parfois voulu l'insinuer, entre une analyse systématique de l'économie d'une époque et d'un milieu donnés, et celle de l'histoire sociale dont l'homme dans sa complexité est à la fois le centre et le moteur. Jamais Bonilla ne tombe dans l'étude aride et désincarnée. Le facteur humain est toujours chez lui le fondement, et le but, de ses analyses comme de son propos. Sa formation d'anthropologue n'y est sans doute pas pour rien. Etant donné la longueur de la période sur laquelle s'est étalée la production de cette soixantaine d'études, on retrouve aussi dans cette belle somme l'écho, très souvent critique, de la plupart des grands débats historiographiques qui ont animé la recherche latino-américaniste et plus particulièrement andine au cours de près d'un demi-siècle. Comme on l'aura compris, on est en face d'un ouvrage sans aucun doute essentiel pour tous ceux qu'intéresse l'histoire latino-américaine, mais aussi d'une valeur pédagogique incontournable.

Bernard LAVALLÉ
Université de Paris III

Paolo BROGGIO.- *Evangelizzare il mondo, le missioni della Compagnia di Gesù tra Europa e America (secoli XVI-XVII)*.- Rome, Carocci Editore, 2004.- 364 p.

Cet ouvrage porte sur un des phénomènes sans doute les plus représentatifs de l'expansion européenne des XVI^e et XVII^e siècles ibériques, la conquête religieuse du Nouveau Monde, dans laquelle les Ordres religieux jouèrent un rôle de premier plan, et particulièrement la Compagnie de Jésus, même si son arrivée fut plus tardive en Amérique que celle des franciscains, des dominicains, voire des augustins. L'originalité de cet ouvrage est de se fonder pour ses analyses sur une comparaison entre la pratique jésuite en Europe (concrètement en Espagne) et celle développée par la Compagnie dans les Andes. Le premier chapitre situe le concept de mission dans son contexte européen, entre humanisme chrétien et Réforme catholique, dans la coulée d'une pastorale universelle. L'auteur insiste sur le rôle du général Acquaviva et montre comment l'idée – l'idéal – de mission était alors en construction dans la jeune Compagnie. Le second chapitre entre dans le vif du sujet en examinant la réalité des missions, avec les bases arrières que constituaient les collèges, entre les directives romaines et les résistances locales qu'elles pouvaient rencontrer. Les exemples illustratifs sont tirés de la première pratique missionnaire des jésuites dans les Andes à partir des *doctrinas* et des missions itinérantes généralement moins connues que les premières. Paolo Broggio étudie comment ces dernières purent parvenir elles aussi à contrôler le comportement des Indiens. Ensuite, l'ouvrage se centre sur le rôle des missions dans le contrôle des dissidences religieuses. Pour ce faire, il montre comment les jésuites intervinrent auprès des morisques en Espagne, notamment en Aragon et à Valence. En parallèle, il étudie l'action jésuite dans

l'extirpation de l'idolâtrie au Pérou au temps de l'archevêque Lobo Guerrero et du père Pablo José de Arriaga qui fut en quelque sorte l'idéologue de cette intervention. Cette analyse du rôle des jésuites face aux minorités, ou aux dominés, conduit tout naturellement à examiner comment les jésuites contribuèrent par leurs missions à contenir les tensions qui pouvaient se faire jour. A partir du modèle développé en Europe afin d'encadrer la conflictivité sociale, on voit se développer l'action des jésuites comme médiatrice dans la société coloniale péruvienne, l'importance qu'elle donne au concept de paix, concept qu'elle développe encore plus dans les zones d'affrontement comme le sud chilien avec les fameux *parlamentos*. Par la suite, on assista à une volonté de relance de la pastorale mais aussi de la spiritualité missionnaire, autour de la personnalité du général Vincenzo Carafa, avec l'exportation en Amérique du modèle européen des « missions populaires » et une nouvelle pastorale de la confession. L'ouvrage se termine sur la fortune planétaire de « l'acte de contrition », son implantation dans les missions péruviennes et aux Philippines. La comparaison des missions espagnoles et américaines montre une grande similitude de stratégie et des objectifs. Autour de 1640 eut lieu un grand tournant sur le plan non seulement factuel mais aussi idéologique, dans la mesure où il s'est agi désormais de transmettre à la périphérie européenne un modèle pastoral qui s'intéressait plus à la ville qu'aux régions rurales, et qui trouvait dans la célébration de certains « missionnaires parfaits » une façon d'alimenter dans le peuple l'attachement à une forme d'apostolat plus autonome des instruments traditionnels du gouvernement ecclésiastique.

Bernard LAVALLÉ
Université de Paris III

Carlos AGUIRRE.- *Breve historia de la esclavitud en el Perú, una herida que no deja de sangrar*.- Lima, Fondo Editorial del Congreso del Perú, 2005.- 280 p.

L'auteur de ce livre, bien connu pour ses excellents travaux sur la fin de l'esclavage au Pérou, nous offre ici une excellente synthèse sur l'esclavage colonial péruvien, dans une collection qui, malheureusement, se caractérise notamment par une bien piètre diffusion à l'étranger.

L'ouvrage s'ouvre sur un chapitre consacré aux origines et aux caractéristiques de l'esclavage, aussi vieux que l'ancien Pérou colonial. Il souligne sa distribution géographique, son hétérogénéité et sa fragmentation, à la fois sur les plans ethnique, culturel, linguistique, du travail, de l'âge et des sexes, en insistant notamment sur les clivages entre *bozales* et *criollos*, les régions d'origine en Afrique, et les données essentielles du commerce négrier, la traite, à la fois dans sa composante transatlantique mais aussi interaméricaine. La fin du chapitre présente, elle, les diverses facettes de l'exclusion sociale qui résultait de l'esclavage et même pour l'essentiel la définissaient.

Le deuxième chapitre étudie les liens entre esclavage et agriculture, essentiellement sur la côte dans les *haciendas* consacrées à la canne à sucre (au nord) et à la vigne (au sud), ce qui entraîna une concentration très forte de la main-d'oeuvre esclave dans certaines régions : le grand nord péruvien (vallées de Lambayeque et Sana, du Jequetepeque, de Chicama et du Santa), la région de Lima, et au sud, à Canete, Pisco, Condor, Ica et Nazca, ou dans les vallées viticoles d'Arequipa. Aguirre insiste sur la nature et l'organisation du travail, les

stratégies des maîtres quant à la reproduction de cette main-d'oeuvre servile, les rares espaces de liberté accordés aux esclaves, la nourriture, la santé, les instruments de contrôle et la surveillance, les hiérarchies installées, si non en droit du moins en fait, etc., tout ce qui constituait la vie quotidienne des esclaves

Le chapitre trois est consacré à l'autre facette de l'esclavage, sa composante urbaine qui tout à la fois ressemblait à celle des milieux ruraux mais s'en différenciait aussi sur bien des points, mais de toute façon constituait une des composantes fondamentale de la vie des cités coloniales où les esclaves accomplissaient une foule de tâches à la fois économiques, sociales et de prestige. L'auteur s'attaque à un essai de définition de ces tâches, il en montre l'importance, mais insiste aussi sur la complexité des liens qui, dans ce monde si différent des *haciendas*, en venaient à unir maîtres et esclaves de manière parfois inattendue.

« Religión y cultura de las comunidades negras » présente ensuite, dans une perspective plus anthropologique qu'historique, les formes prises par la religion des esclaves entre deux mondes, son syncrétisme et l'organisation que lui avait donnée l'Église catholique, au travers des confréries, les manifestations de la culture afro-péruvienne dans les fêtes, les danses et la musique, la langue, la cuisine, mais aussi ce que l'auteur appelle, faute de mieux, « le legs culturel et mental de l'esclavage » dans la société péruvienne au-delà même de l'époque de l'esclavage.

Le cinquième chapitre examine « les chemins de la liberté », les voies complexes et parfois décevantes de la *manumisión*, celles plus violentes du marronnage et du banditisme, souvent intimement liés, soit dans les *palenques*, soit de manière plus

individuelle, et enfin, au travers d'un nombre incalculable de révoltes, d'émeutes, voire de conspirations à la veille de la période de l'Indépendance.

Le dernier chapitre, consacré à la désintégration de l'esclavage, reprend en résumé les travaux d'Aguirre sur cette même question, et rappelle les principales étapes de la disparition de l'esclavage dans la première moitié du XIX^e siècle.

L'ouvrage se termine sur une bibliographie essentielle sur la question, réduite mais bien établie, et une série de textes illustratifs judicieusement choisis.

Ce livre, à n'en pas douter, atteint parfaitement son objectif, celui d'offrir une synthèse à la fois claire, dynamique et suggestive d'un des aspects essentiels de la vie coloniale, au Pérou comme dans la plupart des anciens pays de l'Empire.

Bernard LAVALLÉ
Université de Paris III

Laura CHAZARO & Rosalina ESTRADA (ed.).- *En el umbral de los cuerpos. Estudios de antropología e historia*- Puebla, El Colegio de Michoacán-Benemérita Universidad Autónoma de Puebla, Instituto de Ciencias Sociales y Humanidades, 2005.- 356 p.

Caché, enfoui ou exhibé, secret ou évidence, le corps n'a que très récemment gagné son statut d'objet d'étude, par le biais de l'histoire des représentations ou des sensibilités. La double approche, à la fois historique et anthropologique, en facilite certes l'analyse initiée depuis quelques décennies par l'histoire sociale, et plus particulièrement par celle des « classes dangereuses » ou des exclus, de la

scène urbaine en particulier. En ce sens, cette conjonction affichée d'entrée par cet ouvrage ne manque pas de renouveler considérablement l'approche des pratiques et des discours, des paroles et des actes habituellement confrontés entre nature et culture. D'autant que, et à la différence de nombreuses publications portant sur ces questions ou plus généralement sur une histoire des pratiques culturelles, cet ensemble de contributions issues de séminaires ne se contente pas de juxtaposer des termes séduisants et de proposer un catalogue des normes et déviances, des tendances ou des résiliences, voire des modes ou des invariants, de mettre en exergue des phénomènes d'acculturation, de mettre en parallèle passé et présent au travers d'analogies factices. Respectivement philosophe et historienne de formation, Laura Chazaro et Rosalina Estrada explorent ici, en compagnie d'autres historiens, anthropologues ou sociologues, un corps à la fois omniprésent et naturel, et « matérialité sans histoire », bien qu'objet d'une double perception : celle de l'individu lui-même et celle de son entourage, de son environnement, au sein de configurations sociales précises et déterminantes, parfois génératrices de rituels, d'une évolution dans la diachronie.

Ce livre fait de passions et d'idées, de l'aveu même des coordinatrices, privilégie en effet des temporalités plurielles, et combine par là-même des approches variées (S. De Beauvoir, M. Foucault, P. Bourdieu, M. De Certeau, A. Corbin). Les différentes contributions s'appuient en effet sur une connaissance exhaustive de l'historiographie anglosaxonne et française ainsi que sur une abondante bibliographie. Les auteurs restituent cette oscillation permanente de l'image du corps, ou des corps, entre représentations sociales et culturelles, jusque dans l'ordre du politique, et pratiques effectives, celles-ci imprégnant la sphère du quotidien. Qu'il s'agisse des relations entre l'âme et le corps (rapports entre morale et religion), de la « nature réinventée » au travers de la folie, de la luxure ou des secrets que le corps féminin est censé abriter, du poids des institutions (essentiellement médicales) qui régissent actions et regards portés sur le corps depuis l'enfance, des symboles (modes féminines, coiffures et ornements divers), et enfin des différences (du « genre »), les diverses études mettent en scène les lieux et les espaces dans lesquels le corps est appelé à se mouvoir, loin du caractère descriptif et par là-même réducteur qui prévaut dans la perspective strictement anatomique ou médicale. Depuis ces prismes complémentaires que sont les formes et représentations sexuelles, morales, médicales, pédagogiques ou religieuses, émerge une matérialité des corps, fondement à la fois des expériences individuelles et des pratiques ou appréhensions collectives. Il est donc naturel que la culture matérielle soit, dans cet ouvrage, particulièrement présente, coexistant cependant avec cette immatérialité perçue selon les termes de R. Barthe comme une blessure voire une souffrance. D'où un certain nombre de développements quant à la dimension philosophique des catégories utilisées à travers le temps (ainsi la perception du corps comme machine), et tout particulièrement en ce qui concerne l'image du corps féminin, occasion constante d'opposer raison et nature, fût-ce plus subrepticement pour ce qui est de la période contemporaine, et d'évoquer, dans une perspective influencée par P. Bourdieu, le pouvoir et la violence symboliques, en d'autres termes la « domination masculine ».

L'ensemble des textes réunis ici s'attache dans un premier temps à décrypter les discours et à délimiter les pratiques corporelles dans le contexte mexicain. Discours religieux du baroque (Montserrat Galí Boadella) ou faiblesses de la